

Marot en ses épîtres de « Bourgeon » et « Raisin », ou l'équivoque régénérée

Corinne Noirot-Maguire

À François Rigolot, expert ès jeux onomastiques

Les épîtres VIII et IX de *L'Adolescence clémentine* de Clément Marot (1532)¹ sont à lire en diptyque, et l'on se propose de le montrer. Un examen conjoint du couple d'épîtres de « Bourgeon » et « Raisin », souvent source de perplexité du fait d'un mélange d'épistolarité, d'allégorie, d'équivoque et de narration fantaisiste (Frank Lestringant dit le contenu « fatrasique »)², étaye l'analyse du refus de l'exaltation chevaleresque chez Marot poète de l'humble, tout en introduisant l'imagerie polysémique qui soutient chez lui un *continuum* de la générativité, de la productivité textuelle, sexuelle, sociale et spirituelle.

¹ C. Marot, *L'Adolescence clémentine*, Épîtres VIII et IX, *Epistre pour le Capitaine Bourgeon. A Monsieur de la Rocque*, et *Epistre faite pour le Capitaine Raisin, audict Seigneur de la Rocque*, dans Id., *Œuvres poétiques*, éd. Gérard Defaux, Paris, Bordas « Classiques Garnier », t. I : 1990 et t. II : 1993 (dorénavant notées *OP1* et *OP2*), p. 88-89.

² F. Lestringant, « Le rire de *L'Adolescence clémentine* », dans Chr. Martineau-Génieys (dir.), *Clément Marot et L'Adolescence clémentine*, Nice, Association des Publications de la Faculté des lettres de Nice, 1997, p. 21-37. Le critique ne voit là qu'« obscénité voilée », jeu qui n'a « ni queue ni tête ». Pas seulement...

Si *L'Adolescence clémentine* promeut l'idée d'un service humble et familial, cette position se formule de manière singulière dans le diptyque de *L'Épître pour le Capitaine Bourgeon. A Monsieur de la Rocque* (VIII), et de *L'Épître faite pour le Capitaine Raisin, audict Seigneur de la Rocque* (IX), publié pour la première fois dans *L'Adolescence*. Dans l'édition *princeps*, ces poèmes suivent la célèbre *Petite épître au Roy*, qui met en scène par la fable un rapport de service mutuel³. Ils allient figuration symbolique et requête concrète, créent un mélange de plaisir complice et de distanciation réflexive, réflexivité également suscitée par une symétrie de structure dont le détail amène à parler de diptyque. Ces deux épîtres plaisantes subvertissent diversement le ton de la plainte, épanchement dont la lettre familière comme espace intime est en principe un lieu autorisé, mais que Marot distancie par le travail des *personae*. Un réseau d'équivoques gaillardes décline les thèmes de la *fruition* et de la fertilité, de l'impuissance et de la stérilité, non sans rapport avec l'humilité comme thème poétique. Les requêtes de Bourgeon et de Raisin, en déployant leur potentiel onomastique, traitent d'humeurs et d'énergie vitale, et la figuration générative et la facétie s'y articulent avec l'idée d'un service productif, sans défaut ni excès, sans exaltation chevaleresque ni complaisance dans le pathétique.

L'art de requérir sans quémander se déploie d'abord⁴ ; il est servi par un sens de l'équivoque et du contrepoint tonal qui nous mettra sur la voie d'une autre lecture des images et des jeux de *personae*. Comme le

³ Elle-même placée après la requête plus conventionnelle de *l'Épître du Despourveu*.

⁴ « Item, il est assavoir que en lettres, missives et presque en toutes, l'en fait toujours demande ; et, pour iustement demander, il est requis de demonstrier sa petition estre iuste ; secondement, estre possible a celui a qui on demande en luy exposant la possibilité ; tiercement, assigner, la remuneration » : ces étapes de l'épître de requête sont implicites ou explicites selon la situation, selon Pierre Fabri, *Le Grand et vray art de pleine rhétorique* [1521], Genève, Slatkine Reprints, 1972, p. 203.

titre complet l'indique, ce diptyque a pour destinataire inscrit le « Seigneur de la Rocque », écuyer du roi selon la première épître, choix qui s'impose en tout *decorum* littéral, puisqu'il la requête concerne une demande de monture. Marot se rapproche là de la fonction de logographe ou d'*acteur* au sens des Rhétoriciens, fonction dans laquelle se distinguent l'autorité-source, l'*ethos* de l'auteur et la *persona* du scripteur (deux « capitaines » en l'occurrence). Le jeune Bourgeon sollicite une monture du seigneur de la Rocque, et Raisin sollicite la compassion et la protection du même la Rocque, personnage bien placé à la cour de François I^{er}⁵.

L'épître du capitaine Bourgeon relève du sous-genre de la requête de monture, genre familier des Rhétoriciens et où Jean Marot, le père du poète, s'est lui-même illustré – ainsi que Clément, notamment dans le rondeau XXXIV de *L'Adolescence*, intitulé *Au Roy, pour avoir argent au desloger de Reins* ainsi que l'épître *Au Roy [pour avoir esté desrobé]*⁶.

⁵ Ledit La Rocque est vraisemblablement Je(h)an-François de La Ro(c)que de Robertval, noble de cour issu d'une grande famille languedocienne (picarde par sa mère) attachée aux Valois (voir « La Rocque de Roberval, Jean-François de », *Dictionary of Canadian Biography Online*, Université de Toronto-Université Laval, vol. 1, <<http://www.biographi.ca/009004-119.01-e.php?BioId=34463>>, consulté le 27 juin 2011). Son père Bernard de la Roque dit « Couillaud » (sobriquet qui désignait un caractère gai), fut ambassadeur de François I^{er} auprès du Sultan après avoir servi la reine Anne de Bretagne (comme le fit le père de Marot). Jean-François, compagnon d'armes de François d'Angoulême et protecteur de Clément Marot, était alors écuyer (l'édition de 1538 le précise) ; il fut en faveur à la cour avant son bref exil (pour sympathie avec la Réforme) en 1534-1535, puis son départ pour Terre-Neuve et le Canada avec Jacques Cartier, en tant que capitaine ; il apparaît en cette qualité dans *l'Heptaméron*, nouvelle 67. Il fut peint par François Clouet, avec de nombreux membres de la cour de François I^{er} (voir Jean Meyer, « Roberval, Jean-François de la Roque de, 1500-1561 », *Encyclopædia universalis*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/T302685/ROBERVAL_J_F_de.htm>, consulté le 27 juin 2011).

⁶ L'épître *Au Roy dite pour avoir esté desrobé* déploie la même prouesse dans l'équivoque remotivée, et ce dans un contexte épistolaire pareillement associé à la familiarité et à la bouffonnerie gasconne. La Roque est originaire comme Marot (et François d'Angoulême avant son accession au trône) de contrées méridionales par rapport à la France (Navarre, Languedoc, vieille Gascogne...), identité qui semble

François Cornilliat a montré dans « *Or ne mens* » comment Marot « renouvel[le] par l'humour »⁷ le *topos* d'humilité et de pauvreté du serviteur, et traite le plaisir de la rime comme équivalent du bien attendu (plaisir matériel aussi comme si le bien spirituel ne pouvait s'effleurer que par dérision, dans ce rapport hiérarchique). À l'instar du modeste Bourgeon qui demande un cheval pour mieux accomplir son service, ce que sollicite Marot dans ses requêtes, c'est une « grâce particulière » octroyée pour le don gracieux de rimes souriantes. C'est là une nouvelle fonction de l'équivoque, au second degré, distanciée de l'ornement laudatif ou sublimant⁸. L'équivoque proprement dite est ici – comme dans la *Petite épître au Roy* qui précède (en 1532) – étrangère au haut ton, de veine « basse » et relativement indépendante de l'éloge. Elle sert une subversion de la plainte par la gauloiserie, et de la gauloiserie par l'allusion poétique ou spirituelle, lesquelles visent un résultat identique à la requête purement encomiastique – mais en faisant bien davantage, surtout si une lecture en connivence révèle le leurre d'un style simple dénué d'un « plus haut sens »⁹. L'équivoque

favoriser un jeu d'équivoques obscènes. Ce folklore semble perdre de sa faveur à la cour de François I^{er} devenue « maîtresse d'école », instance centralisatrice et « civilisatrice » – et peut-être aussi lorsque l'Espagne devenue impériale ne peut plus être aussi gaîment assimilée dans la culture gallique. Pour une lecture socio-économique de cette *l'Épître au Roy, pour avoir été desrobé*, voir C. Skenazi, « L'économie du don et le mécénat : les formes de l'échange dans une épître de Clément Marot », *French Studies*, vol. 57, n. 4, 2003, p. 463-474.

⁷ F. Cornilliat, « *Or ne mens* ». *Couleurs de l'éloge et du blâme chez les grands rhétoriciens*, Paris, Champion, 1994, p. 324.

⁸ À propos de la liquidation souriante de la rime équivoquée dans la *Petite épître au Roy*, F. Cornilliat écrit : « Le texte accepte d'en sacrifier la puissance lyrique, encomiastique, pour mettre en valeur son *ethos* dédoublé : si le poète est fier et sûr de son art [...] il ne pourra le dire qu'au second degré [...]. Les équivoques de Marot charmeront en faisant sourire ; une dernière fois elles diront le "bien", mais celui de la rime seulement, par une anti-*laudatio* qui demande une lecture distante – ou complice » (*ibid.*, p. 337).

⁹ Pour un examen plus général des pièces de sollicitation, voir O. Rosenthal, « Clément Marot : une poétique de la requête », dans G. Defaux (dir.), *Clément Marot*,

revêt dans ce diptyque en formes d'épîtres une double fonction facétieuse et symbolique, apte à déjouer les formes de dégénérescence et de dégénération, de déperdition d'énergie vitale (plainte, défaveur, guerre et amours vénales).

L'équivoque souriante pour subvertir la plainte et rabaisser la guerre

Pour commencer, dans ce double échantillon de « marovaudage » (selon le mot de Gérard Defaux)¹⁰ prenant place dans le recueil juste avant le cycle des *Complaintes* et *Épitaphes*, une subversion de la plainte se fait jour. Bourgeon commence en effet par déclarer : « A vous me plains » (v. 3) ; et Raisin raconte sa « male aventure » (v. 6), exprime son « grand dueil » (v. 68). Ces marqueurs pathétiques et réflexifs signalent la manipulation du code de la plainte. Un paradoxe donne le ton, et identifie le style bas marotique : « À vous me plains par cet escript legier » (v. 88)¹¹ ; ainsi Bourgeon sollicite-t-il un cheval dans la première épître. Mais au lieu d'exclamations piteuses, de supplications ou de lamentations, des distorsions logiques, des leurres ludiques et des tautologies se croisent pour formuler cette plainte allégée. Il est question d'acquérir moyen de circuler, car Bourgeon n'est pas Achille au pied léger, mais un boiteux qui sollicite une monture par nécessité. Raisin, selon une symétrie ironique que l'on va bientôt développer, insiste quant à lui sur l'« ennuy » empathique que doit sentir son ami à entendre le récit de ses mortels déboires. Raisin, en

« *Prince des Poètes français* », 1496-1996. *Actes du colloque international de Cahors en Quercy*, 1996, Paris, Champion, 1997, p. 283-300.

¹⁰ Note 3, *OP1*, p. 469.

¹¹ On songe aussi au fameux « Et en pleurant tasche à vous faire rire » de l'épître *Au roy, pour avoir esté desrobé*, où le principe de subversion de la plainte par l'humour s'exerce à plein (v. 68, *Suite de l'Adolescence clémentine*, *OP1*, p. 320-323 ; composition fin 1531).

d'autres termes, n'écrit pas par nécessité matérielle, et se plaint longuement. Le contraste entre gravité et gaillardise dans le récit bachique de sa vie de vérolé envoyé à l'étuve suscite un décalage burlesque : Raisin risque de faire rire à ses dépens, alors que Bourgeon fait sourire à dessein. Or susciter le plaisir risque de mieux payer que de susciter l'ennui. C'est d'autant plus vrai dans la situation de double, voire de multiple énonciation qui est celle du poète. Le petit Bourgeon choisit un ton héroï-comique désigné comme tel : il se refuse au pathétique. La complainte au premier degré apparaît en revanche comme un choix vain (vanité au sens de complaisance et inanité), et potentiellement ridicule, comme dans le cas de Raisin pour qui le comble du malheur, vu son état syphilitique, est l'interdiction de chopiner¹².

La proximité de ces épîtres avec une série sur la guerre invite en outre à une lecture plus politique et anti-belliciste, d'autant que la complainte qui suit, dans l'édition *princeps*, évoque la mort fatale du baron de Malleville « qui fust tué des Turcs à Bahrut » (*OP1*, p. 95). Dans l'épître de Raisin, « Faulcon » (v. 32) et « courtauld » (v. 19) n'ont pas que des référents animaliers ou obscènes ; ils désignent aussi des pièces d'artillerie, comme dans d'autres poèmes à thématique militaire ou satirique. Vu sous cet angle, et en lisant les deux épîtres comme un tableau historié, une séquence narrative en deux volets, on entend que la guerre – à laquelle se destinent logiquement deux capitaines – livre une prometteuse et verte jeunesse (quoique nécessiteuse et naïve : cas de Bourgeon) aux mains des courtisanes vérolées et des affreux Turcs (cas de Raisin) qui les épuisent, les dévitalisent, les dévirilisent. Dans la seconde épître, la folie et les enfers altérants de la guerre et de l'amour

¹² Cf. les « vrais » Gaulois de la ballade IX de *L'Adolescence clémentine : De l'Arrivée de Monsieur d'Alençon en Haynaut* (*OP1*, p. 120-121), qui fondront sans problème sur ces grossiers gens du nord, lesquels en ont après nos vins, eux qui n'ont que leurs piteuses bières...

(vénérien) s'avèrent même indissociables. On retrouve donc la figuration critique de la violence martiale, chère à Marot.

Nos épîtres fonctionnent donc à l'évidence comme un diptyque et révèlent à la lecture une symétrie de structure, reposant sur le contraste de ton et de *personae* et la cohésion figurative. Deux capitaines adressent une requête à la Roque, leur protecteur et/ou ami. L'un, le jeune « Bourgeon », a besoin d'aide pour « desloger », peut-être dans le but de rejoindre le champ de bataille¹³. L'autre, « Raisin », ne pourra plus jamais y aller car il est prodigieusement vérolé. L'un demande une monture pour pallier son infirmité (Bourgeon boite) et l'autre est devenu infirme pour avoir trop chevauché (Raisin est syphilitique). Leurs impuissances, que le destinataire (La Rocque et/ou le roi) est censé compenser, sont donc bien différenciées. Elles introduisent cependant une imagerie générative. L'un a besoin d'une grâce qui fasse fructifier sa jeunesse ; l'autre a perdu toute chance de fruition¹⁴ en consommant follement sa maturité. Il n'y a dans la requête de Bourgeon qu'une demande gracieuse et concrète facilitée par la facétie, alors que le pathétique de la *persona* de Raisin empêche la persuasion par l'humour ou le ton héroï-comique. L'*ethos* auctorial supporte d'un regard plus bienveillant la requête de Bourgeon, jeune aspirant médiocre au sens moral (puisqu'il ne demande que selon son besoin)¹⁵.

¹³ Cf. « Faute d'argent, me rend foible de riens », équivoque du rondeau XXXIV intitulé *Au Roy, pour avoir argent au desloger de Reins*, OP1, p. 153 ; cf. aussi les soldats à dos de mule du rondeau XXXIII.

¹⁴ C'est le contraire d'Enghien qui semble promis à porter fruit selon l'*Epistre envoyée par Clement Marot à Monsieur D'Anguyen, Lieutenant pour le Roy de là les Montz* (OP2, p. 707-709) datant de 1544. Sur la notion de *fruition* en rapport avec la production du sens, voir T. Cave, *Cornucopia, Figures de l'abondance au XVI^e siècle*, tr. G. Morel, Paris, Macula, 1997, p. 72-79 en particulier. *Usus, fructus, abusus* sont des termes à la fois juridiques et théologiques ; dans la mouvance augustinienne, Érasme en discute dans son *Enchiridion* (cité par U. Langer, *Perfect Friendship : Studies in Literature and Moral Philosophy from Boccaccio to Corneille*, Genève, Droz, 1994, p. 105).

¹⁵ Cf. la fable du paysan et de la cognée dans le prologue du *Quart livre* de Rabelais, et la vogue des priapées en vernaculaire (voir R. Kuin et A. Lake Prescott,

Mais l'auteur garde une distance ironique par rapport au malheur de Raisin, puni pour son intempérance et ses excès, et demeurant excessif dans ses désirs au sein même de son malheur, par là interprétable comme un châtiment ou une épreuve.

Puisque le mot « bourgeon » est spécialement utilisé au XVI^e siècle pour désigner une jeune pousse de vigne¹⁶, le lien onomastique entre les deux épîtres renforce le rapport symbolique ébauché entre deux étapes symétriques d'une vie de service, militaire ou autre. L'épître de Bourgeon justifie ainsi son appel à l'aide (v. 31-33) :

Car aultrement jamais ne cessera [Desespoir]
De tormenter le bourgeon, qui sera
Tousjours bourgeon, sans Raisin devenir.

L'ironie contextuelle de cette crainte à conjurer est piquante, si l'on considère que le Raisin de l'épître suivante est pratiquement à l'agonie. Aussi la différence entre les deux requêtes sur le plain de leur validité éthique jette-t-elle *a posteriori* un doute sur l'aspiration du petit « Bourgeon » à devenir « Raisin », état bien peu enviable si l'on en croit la seconde épître.

L'équivoque sur la vigne et la dégénération/régénération symbolique en jeu

Au-delà de l'onomastique, le style marotique réactive le folklore verbal en pariant sur la connivence du lecteur et le fondu possible avec le langage évangélique – d'autant plus que le destinataire, La Roque de

« The Wrath of Priapus : Remy Belleau's "Jean qui ne peult" and its Traditions », *Comparative Literature Studies*, vol. 37, n. 1, 2000, p. 1-17).

¹⁶ Voir l'entrée « Bourgeon » du dictionnaire de R. Cotgrave (*A Dictionarie of the French and English tongues*, 1611, fac-similé avec introduction de W. S. Woods, Columbia, University of South Carolina Press, 1950).

Robertval, était un sympathisant évangélique, qui comme Marot sera exilé en 1535, et qui apparaît dans *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, nouvelle LXVII, en tant qu'étendant la chrétienté au Canada. L'autre niveau de lecture dont nous parlons ressort d'un réseau d'équivoques à mettre en relation avec le style de la littérature dite bourgeoise du Moyen Âge, indissolublement comique et morale¹⁷. Ce réseau part de la *vigne*, et une imagerie naturelle et générative en découle. La présence de cette imagerie dans le *Temple de Cupido* (entre autres), œuvre des débuts plus ouvertement allégorique que les épîtres (dans la lignée du *Cantique des cantiques*, via le *Roman de la Rose*) invite à déceler une dimension spirituelle en relation avec l'allégorie chrétienne, sans que le propos de Marot ne se confonde toutefois avec celle-ci¹⁸.

Si pour obtenir une monture Bourgeon doit lourdement alléguer sa claudication, la plaisanterie sur cette mauvaise posture du locuteur atteint son comble au centre de l'épître : « Ou il faudra (la chose est

¹⁷ La figuration par équivoques à sens proverbial et moral se matérialise de manière frappante dans l'esthétique des rébus de Picardie, diffusés dans toute l'Europe fin XV^e/début XVI^e – outre le fait que le dédicataire était partiellement d'origine picarde comme on l'a remarqué *supra* ; voir J. Céard et J.-Cl. Margolin (dir.), *Rébus de la Renaissance. Des images qui parlent*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986. Les images les plus obscènes s'y combinent pour délivrer les sentences les plus moralisatrices, par exemple : « Folle-mange-vits = *Follement je vis* » (p. 267). Les œuvres de Villon, Rabelais, Estienne, et Tabourot portent la trace de ces rébus – ou du moins des équivoques élaborées qui les sous-tendent, elles-mêmes parfois tirées de pièces de vers.

¹⁸ Rappelons avec Hans-Robert Jauss l'affinité esthétique et la différence herméneutique entre textes religieux et textes poétiques : « Le texte poétique n'est pas un catéchisme qui nous poserait des questions dont la réponse est donnée d'avance. À la différence du texte religieux canonique, qui fait autorité et dont le sens préétabli doit être perçu par "quiconque a des oreilles pour entendre", le texte poétique est conçu comme une structure ouverte où doit se développer, dans le champ libre d'une compréhension dialoguée, un sens qui n'est pas d'abord "révélé" mais se concrétise au fil des réceptions successives dont l'enchaînement répond à celui des questions et des réponses », dans Id., *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 248.

toute seure) / Que voise à pied, ou bien que je demeure » (v. 15-16). La tautologie facétieuse détend certes le noble destinataire et le prédispose au geste généreux, fonction pragmatique de la plaisanterie. Mais l'échange entre interlocuteurs masculins, l'acte de publication, et la surdétermination en diptyque invitent à un dépassement de la rhétorique de la requête, lettre du texte, d'autant plus que la littéralité criante de la formulation invite à interprétation¹⁹. Ce truisme, à savoir que le Bourgeon sans monture devra partir à « pied » ou rester (« demeure[r] »), réfère en même temps par jeu de mots à la jeune pousse, qui vient « à pied » (grandit, devient *pied* de vigne, autrement dit) ou bien « demeure », c'est-à-dire reste telle quelle ou bien dé-mûrit c'est-à-dire pourrit²⁰, issue probable en l'absence de « monture », de tuteur qui aide à faire monter la vigne. Marot est familier de ces équivoques médiévales, comme il le montre magistralement dans ses coq-à-l'âne, épîtres satiriques et épigrammes grivoises²¹. À notre connaissance, aucun critique ni éditeur moderne de Marot n'a su lire cette équivoque sur « aller à pied » et « dé-mûrir/demeurer ». L'habitude moderne de séparer le rire bas ou populaire de toutes

¹⁹ Un tel poème, où certains choix attirent l'attention, appelle la « lecture rétroactive » de Michael Riffaterre, sur la considération du contexte d'ensemble et d'« agrammaticalités » remarquées ; l'analyse pointée des « mots doubles » par lesquels le texte ne veut pas dire (que) ce qu'il dit (voir de M. Riffaterre, *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil, 1983, et *La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979).

²⁰ L'adjectif « s(e)ur » signifie aussi « aigre », « acide » (Cotgrave donne comme équivalents anglais *sowre*, *sharp*, *eagar*, *tart*), surtout pour les fruits (cf. encore aujourd'hui, les « pommes sûres »), donc comme les raisins verts... « Tout homme qui mangera des raisins verts, ses dents en seront agacées », dit Jérémie 31, 30 (*omnis homo qui comederit uvam acerbam obstupescant dentes eius*), en une prophétie de l'alliance nouvelle où chacun subira les conséquences de ses propres péchés. Le *Cantique des cantiques*, où l'imagerie de la vigne et du verger est très présente, associe la maturité des fruits à l'accomplissement de l'amour : *fruit* et *fruition* toujours (au verset 7, 12, par exemple) ; cf. Jean 15, 1-2 également.

²¹ Sur la tradition médiévale associée à ce goût des jeux de mots, voir B. Roy, *Une Culture de l'équivoque*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992.

ambitions poétiques, morales ou spirituelles nous empêche de voir le plus « gros », le double sens évident. La critique de ces trente dernières années a en outre allègrement tiré Marot vers le religieux en oubliant parfois la richesse subtile de sa poésie gauloise en plus d'un sens. Peut-être aussi une sorte d'incompréhension post-mallarméenne censure-t-elle la lecture, nie péremptoirement la possibilité de l'équivoque, perçue comme indigne d'un grand poète²².

Les « raisins » ayant traditionnellement un sens sexuel, de même que la boiterie suggère une impuissance relative, on décèle entre les deux poèmes un renversement de virilité ou de puissance générative, à interpréter en termes plus généraux. Celui qui a nom « Raisin » devrait en effet être le plus vigoureux, le plus viril ; or il n'en est rien. Les raisins de Raisin (le référent physique est plus clair dans la deuxième épître) se dessèchent littéralement, et la maladie vénérienne lui a fait perdre sa virilité. C'est qu'un funeste « grand coup de Falcon » –

²² « Tout en ayant l'air d'utiliser un langage presque populaire, il diffère radicalement du populaire », disait Denys d'Halicarnasse de Lysias, modèle du style mince ou *iskhnos* (Denys d'Halicarnasse, *Les Orateurs antiques*, cité par J. Lecoine, *L'Idéal et la différence : la perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993, p. 395) ; ceci distingue l'orateur mince des sophistes qui paraissent habiles sans l'être. Ce passage de Denys a pu inspirer les développements d'Hermogène et de Cicéron sur l'apparente facilité du style simple. L'efficacité du « discours habile sans le paraître » est en effet vantée par Hermogène de Tarse dans *L'Art rhétorique*, tr. et éd. M. Patillon, Paris, L'Âge d'homme, 1997, p. 473 et suiv. ; et *L'Orateur* de Cicéron dit que le vrai attique « n'élève pas le ton et se tient au ras du sol [*summissus est et humilis*], se modelant sur l'usage [*consuetudinem imitans*], plus différent dans la réalité de l'absence d'éloquence [*ab indisertis re*] qu'il n'en donne l'impression. C'est pourquoi ceux qui l'entendent, si incapables qu'ils soient eux-mêmes de parler [*infantes*], se figurent néanmoins qu'ils peuvent le faire de cette façon-là. Car la précision de ce style [*orationis subtilitas*] paraît imitable, au moins à en juger, mais rien n'est moins vrai quand on s'y essaye [*nihil est experienti minus*] » (*L'Orateur [Orator]*, § 75-76, dans : *L'Orateur. Du meilleur genre d'orateurs*, tr. A. Yon, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 27).

l'équivoque obscène là encore est commune²³ – l'a « navré » (v. 35, le *nerf* ayant un sens sexuel bien connu) et contraint à « faire la poule » (v. 32-33)²⁴ puis à se faire « frotter » par un « grand Turc » (v. 41-43), ce qui se passe de commentaire. On appréciera de même dans l'épître de Raisin la multiplication des images suggérant la stérilité, tels les « flacons vuides » (v. 57). Cette stérilisation consécutive à une surdépense se lit à différents niveaux, de la fiction littérale à la critique de *fol amour*, ou encore au militantisme pacifiste. On peut même voir là en filigrane une allusion à la véritable liqueur vitale, celle de la Grâce, ou à la véritable puissance, celle du glaive de l'Esprit à l'action libératrice (référence déjà présente dans *l'Épître du Camp d'Attigny*²⁵), par contraste avec les vains coups de « faucon » mis en cause en tant que (dé)perdition dans la guerre ou dans la luxure.

La vigne qui se flétrit sans porter fruit, crainte explicite de Bourgeon, telle est précisément la piteuse histoire du capitaine Raisin, *persona* qui figure l'excès comme Bourgeon le défaut²⁶. Vidé de sa liqueur tel l'amant d'Alix²⁷, il est littéralement en train de tourner au vinaigre (« l'aigreur » l'habite, v. 68), alors même qu'il est interdit

²³ Sens obscène patent dans la seconde épître des Dames de Paris, *OP1* p. 287 : « Vos grands Faulcons, qui furent Faulconneaux, / Vellent tousjours pour chaynes, et anneaulx » (v. 312-313).

²⁴ Cotgrave paraphrase « Faire la poule » par *To play the coward*. En contre-exemple de ce pauvre Raisin pratiquement émasculé, le père de la Roque aurait été surnommé « Couillaud », clin d'œil supplémentaire qui suppose une connivence devant l'équivoque.

²⁵ Eph. 6, 17, passage sur le combat spirituel, l'armure de l'amour de Dieu contre les esprits du mal. « L'espée Saint Pol » apparaît en outre en registre militaire, dans *l'Épître du Camp d'Attigny à ma Dicte Dame d'Alençon* (dans : *L'Adolescence clémentine*, *OP1*, p. 78-82, v. 97).

²⁶ Marot prolonge une tradition du contrepoint, du contre-éloge : il lance par exemple la mode des blasons et contre-blasons et met en regard dans ses *Épigrammes* le Beau puis le Laid tétin.

²⁷ *Cymetiere* XI (non publié), *OP2*, p. 396 : « Cy gist Martin, qui pour saouler Alix, / Tant culleta qu'il en perdit la vie : [...] / Il esgouta toute son eau de vie ».

d'ablutions vineuses. Il est condamné à « perdre le goust de [s]on proche Cousin » (v. 50, le vin), comme il le dit dans sa prière à Bacchus²⁸. Au contraire, dans l'épître de Bourgeon, sujet boiteux, physiquement diminué, c'est la virilité de l'ennemi allégorique (« Désespoir ») qui est menacée par la puissance de frappe de La Roque. Par équivoque onomastique là encore, le rocher, la roque « bien ferme » (v. 25) a pour botte secrète « Espérance » (v. 27), apte quand elle « sort » à terrasser l'ennemi, à lui faire *faire du raisiné*, c'est-à-dire « saigner du nez » (v. 29)²⁹ – nouvelle allusion aux déboires de Raisin. La Roque peut et doit donc « eschine[r] » Désespoir (v. 30), vœu présenté avec humour par Bourgeon. Le sort de Raisin est au contraire coupé de l'espoir (sauf de celui, pitoyable, de boire... et d'être plaint) par le fait qu'il est incapable de sourire de son malheur, d'en minorer le pathétique dans l'humour qui adoucit « l'aigreur » (v. 68), comme réussit à le faire Bourgeon en esquivant la plainte.

La perte ou la déperdition d'énergie vitale dont est victime Raisin forme ainsi le contre-modèle du désir modeste de Bourgeon, quoique celui-ci espère ironiquement devenir raisin. Et cet emblème du zèle juvénile et léger est une image possible de Marot, jeune poète courtisan humble par *l'ethos*. Ce serviteur à l'esprit libre se (et nous) demande s'il

²⁸ L'épître joue sur l'adage *Sine Cerere et Baccho friget Venus* (cité par G. Defaux, note 17, *OPI*, p. 431). Le passage évoque le *Temple de Cupido*, poème dans lequel les treilles de Priapus (voûtes du temple) étaient pleines de bourgeons et de raisins : « Là dependent tant seullement / Bourgeons, & raisins à plaisance, / Et pour en planter abondance, / Bien souvent y entre Bacchus, / A qui Amour donne puissance, / De mettre guerre entre bas culz » (v. 277-282). La rime « escus » : « Bacchus » (épître IX, v. 27-28) nous rappelle que l'équivoque « Bacchus »/« bas culs » est exploitée par Rabelais dans son *Cinquième Livre* (ch. XLV), alors que le *Gargantua* du même auteur (ch. XII et XXXIX) offre des occurrences de « courtauld » remarquées par Defaux... sans oublier les « andouilles » du *Quart Livre*, que l'on retrouve dans l'épître de Raisin.

²⁹ « Faire du raisiné », expression imagée attestée par Cotgrave, signifie « saigner du nez » ; c'est aussi dans ce cas tourner en déconfiture, puisque le raisiné désigne une gelée de raisin.

ne vaut pas mieux aller à *pied* dans tous les sens – car on songe de surcroît au *sermo pedestris* comme désignation du style simple, et au qualificatif d'*humilis* (à ras de terre)³⁰ – plutôt que de finir « hors d'haleine » dans tous les sens : privé de souffle et de liqueur fertile, d'inspiration³¹. Le poète ne saurait se couper de cette vitalité essentielle de la terre et de ses humeurs, de l'humble transformé en paradigme fécond – d'ailleurs *humus*, *humor*, et *homo* étaient associés selon la même racine étymologique, à l'époque de Marot.

Dans le diptyque des épîtres de Bourgeon et Raisin, l'équivoque sert donc de divertissement et d'avertissement au lecteur en montrant un *ethos* empreint de *bonne humeur*, une présence auctoriale qui, par le détour de la *persona*, met en perspective la tentation courtisane qui le concerne directement, dans le service de plume et non d'épée même s'il critique au passage le grand gâchis guerrier. Le désir de plaisir, de confort et de faveur, le service et la conquête ne regardent pas que les capitaines et les chevaliers, et Marot travaille à se distancier – sans totalement s'en dissocier – du sort de Bourgeon et Raisin, un peu comme le fait Rabelais avec ses personnages d'éternels altérés. D'où une auto-parodie subtile, qui subvertit la plainte par la gauloiserie et la gauloiserie par un spiritualisme éthiquement et poétiquement

³⁰ Rappelons que le *sermo pedestris* concerne particulièrement dans l'exemple d'Horace (*Art poétique*, v. 95) les personnages en difficulté. Il se trouve aussi que l'exemple de style simple répertorié par la *Rhétorique à Herennius* est un dialogue commenté, entrecoupé de pauses narratives, qui rend une altercation aux thermes entre un jeune homme « urbain » et un grossier personnage (*Rhétorique à Herennius*, l. IV, § 14). Des thermes de cet exemple d'école à l'étuve du malheureux Raisin, il n'y a peut-être qu'un pas.

³¹ Cf. la présence de la pelade honteuse dans l'épître *Aux Dames de Paris, qui ne vouloient prendre les precedentes excuses en payement*, également satirique (*Suite de l'Adolescence clémentine*, OP1, p. 287) : « Qu'attendez vous ? Quand on est hors d'alaine / La force fault. Quand vous serez hors d'aage / [...] / Car sans humeur seiches vous demourrez » (v. 178-182) ; « Pource que trop serez vieilles pelées, / Desjà vous prend icelle maladie » (v. 188-189).

productif³². L'humour accomplit ici, comme souvent chez Marot, une humiliation gracieuse, toujours dans l'espoir d'atteindre à une jouissance pleine et simple, dans un entre-deux actif et souriant, attaché à éviter la fruition empêchée aussi bien que la maturité desséchée, l'état de bourgeon étouffé comme celui de raisin frelaté³³. Clément vante à bon droit cet émondage productif dans l'épître *À un sien amy* :

De l'entre-deux seroit tousjours content.
Car cestuy là qui hault ne bas ne volle
Va seurement, & jamais ne s'affolle.³⁴

³² Pour de plus amples développements sur la simplicité complexe de la poétique marotique, voir C. Noirot-Maguire, « *Entre deux airs* » *style simple et ethos poétique chez Clément Marot et Joachim Du Bellay*, Laval, Presses Universitaires de Laval, 2011.

³³ Cf. Jean 15, 1-2 : « Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron. / Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit. – *Ego sum vitis vera et Pater meus agricola est / omnem palmitem in me non ferentem fructum tollet eum et omnem qui fert fructum purgabit eum ut fructum plus adferat* » (tr. Segond et Vulgate).

³⁴ *À un sien Amy*, [épître IV], v. 63-66, OP2, p. 704. Cf. l'expression « entre deux Aïrs » comme éloge du bon serviteur Florimond, dans la *Déploration de Florimont Robertet* (*Déploration sur le Trespas de Messire Florimond Robertet*, OP1, p. 207-223).

OUVRAGES CITÉS

- BIBLE, tr. Jérôme ; tr. Luther ; tr. « King James » ; tr. Segond ; édition hypertexte ARTFL Consortium, 1994, <<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/public/bibles/>>, consulté le 27 juin 2011.
- CAVE Terence, *Cornucopia, Figures de l'abondance au XVI^e siècle*, tr. G. Morel, Paris, Macula, 1997.
- CÉARD, Jean et MARGOLIN, Jean-Claude (dir.), *Rébus de la Renaissance. Des images qui parlent*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986.
- CICÉRON, *L'Orateur. Du meilleur genre d'orateurs*, tr. A. Yon, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- LA ROQUE DE ROQUEBRUNE, Robert, « La Rocque de Roberval, Jean-François de », dans *Dictionary of Canadian Biography Online*, Université de Toronto-Université Laval, vol. 1, <<http://www.biographi.ca/009004-119.01-e.php?BioId=34463>>, consulté le 27 juin 2011.
- CORNILLIAT François, « Or ne mens ». *Couleurs de l'éloge et du blâme chez les grands rhétoriciens*, Paris, Champion, 1994, p. 324.
- COTGRAVE Randle, *A Dictionarie of the French and English tongues*, 1611, fac-similé avec introduction de W. S. Woods, Columbia, University of South Carolina Press, 1950.
- FABRI Pierre, *Le Grand et vray art de pleine rhétorique* [1521], Genève, Slatkine Reprints, 1972.
- HERMOGÈNE de Tarse, *L'Art rhétorique*, tr. et éd. M. Patillon, Paris, L'Âge d'homme, 1997.
- HORACE, *Epîtres*, tr. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1989.
- JAUSS Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

- KUIN Roger et PRESCOTT Anne Lake, « The Wrath of Priapus : Remy Belleau's "Jean qui ne peult" and its Traditions », *Comparative Literature Studies*, vol. 37, n° 1, 2000, p. 1-17.
- LANGER Ullrich, *Perfect Friendship : Studies in Literature and Moral Philosophy from Boccaccio to Corneille*, Genève, Droz, 1994.
- LECOINTE Jean, *L'Idéal et la différence : la perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993.
- LESTRINGANT Frank, « Le rire de *L'Adolescence clémentine* », dans Christine Martineau-Génieys (dir.), *Clément Marot et L'Adolescence clémentine*, Nice, Association des Publications de la Faculté des lettres de Nice, 1997, p. 21-37.
- MAROT Clément, *Œuvres poétiques*, éd. G. Defaux, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », t. I : 1990 et t. II : 1993.
- MEYER Jean, « Roberval, Jean-François de la Roque de, 1500-1561 », *Encyclopædia universalis*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/T302685/ROBERVAL_J_F_d e.htm>, consulté le 27 juin 2011.
- NOIROT-MAGUIRE Corinne, « *Entre deux airs* » : *style simple et ethos poétique chez Clément Marot et Joachim Du Bellay*, Laval, Presses Universitaires de Laval, « Les Collections de la République des Lettres », 2011.
- RABELAIS François, *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994.
- RIFFATERRE Michael, *La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979.
—, *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil, 1983.
- ROSENTHAL Olivia, « Clément Marot : une poétique de la requête », dans : *Clément Marot, « Prince des Poètes français », 1496-1996. Actes du colloque international de Cahors en Quercy, 1996*, dir. Gérard Defaux, Paris, Champion, 1997, p. 283-300.

ROY Bruno, *Une Culture de l'équivoque*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992.

SKENAZI Cynthia, « L'économie du don et le mécénat, Les formes de l'échange dans une épître de Clément Marot », *French Studies*, vol. 57, n° 4, 2003, p. 463-474.

Pour citer cet article :

Corinne Noirot-Maguire, « Marot en ses épîtres de "Bourgeon" et "Raisin", ou l'équivoque régénérée », dans *Revue italienne d'études françaises*, n. 1, 2011, p. 1-18, <<http://www.rief.it>>